

LECONTE DE LISLE

A VINGT ANS

Qu'était Leconte de Lisle à vingt ans ?

Qu'était le poète ? Qu'était l'homme ?

Certains biographes, et spécialement M. Louis Tiercelin, dans un article de la *Revue des Deux Mondes*, ont essayé de répondre à ces questions. Ils ont produit des témoignages de parents et d'amis, des notes universitaires, ils ont réédité des proses et des vers extraits d'éphémères publications de Rennes et de Dinan, et ils en ont tiré leurs conclusions.

La parole est, ici, à Leconte de Lisle en personne. On me saura gré, je pense, de donner un portrait pris sur le vif, un por-

Ac. 1. 0 9-27-39 FAV

volume, il y a soixante ans. Il fit alors tout ce qui fut en son pouvoir pour que Gosselin, l'éditeur de Lamartine, ou tout autre, à Paris, à Rennes, à Dinan ou ailleurs, jetât son nom, avec son œuvre, aux cent bouches de la Renommée. Les éditeurs de la capitale et de la province furent également sourds et inexorables. Voilà pourquoi les feuillets auxquels le poète avait confié ses enthousiasmes et ses tristesses de vingt ans ont jauni, inviolés, au fond du carton d'où je les tire aujourd'hui.

En vérité, où est l'attentat? Où est la profanation? Je réalise ici, très respectueusement, le premier rêve de gloire de Leconte de Lisle, son rêve de 1838.

*
* *

Sans doute, l'auteur des *Poèmes antiques* était en germe dans l'auteur des *Montagnes natales*, de *Lelia dans la solitude*, de *l'Hymne*

au soleil couchant et des romances et vers d'amour qu'on trouvera dans ce livre. Mais il y était de façon latente encore, et l'on jugera fort excusable, il faut en convenir, quiconque n'eût pas alors soupçonné le futur grand homme. Nous avons là, après celui de M. de Buffon et d'autres, un nouvel exemple pour établir que « le génie est une longue patience ».

Les premiers vers de Leconte de Lisle sont des vers d'écolier, pleins de taches et de défaillances. La syntaxe y boîte, plus d'une fois, comme la prosodie; l'expression y est hésitante et pauvre. Y est-elle plus pauvre, cependant, et plus banale que dans beaucoup d'œuvres antérieures ou contemporaines, qu'on admirait alors? Lisez *l'Amour de la campagne*, de Chateaubriand, *l'Ode à une jeune fille*, de Balzac, les vers d'Hégésippe Moreau et de cette Louise Colet dont le front plia sous le poids des lauriers académiques.

Comparez, et vous serez indulgent pour le jeune étudiant en droit de la Faculté de Rennes.

Au fond, vous estimerez que Leconte de Lisle avait déjà un souffle lyrique, une mélancolie, une sensibilité aiguë, une délicatesse frémissante, une ampleur de rêve, une magnificence de vision, une conscience et un orgueil de soi qui étaient plus que des promesses.

Quant aux lettres qui encadrent ces rimes, qui les expliquent et les commentent, elles obtiendront, j'espère, l'unanimité des suffrages. Certes, cette prose trébuche un peu, comme les vers; mais quel franc et frais tableau elle nous met sous les yeux! C'est la pensée et le cœur de Leconte de Lisle, à nu.

Et quoi de plus délicieux que ces amitiés intellectuelles de jeunes hommes! L'image des deux amis que furent Ernest Renan et Marcelin Berthelot est vivante dans tous les

Dinan et les Dinannais, l'oncle-maire en tête ; Rennes, M^{me} Eugénie Liger, M^{me} Adèle Chrétien avec son incomparable Jules Gérard ; et puis Robiou de la Tréhonnais, l'inépuisable poète, et Drouin, et Houein, et les autres. Parmi tous ces comparses, Leconte de Lisle se détache en vigueur. Il est déjà le monsieur indépendant, hautain, impertinent, l'ironiste dont les mots féroces seront, plus tard, aussi célèbres que redoutables.

Il ne s'occupe guère des opinions à la mode. Il se soucie d'avoir ses idées à lui, et c'est tout.

En art, il a déjà sa petite théorie personnelle. A propos d'un sonnet sur *la Nuit*, il écrit à Rouffet :

« *Il ne reste à changer que l'expression ; et c'est là que doit tendre l'effort du poète, en tout et pour tout.* »

Ne voilà-t-il pas tout le programme du Parnasse ? Ne voilà-t-il pas tout le programme

des poètes qu'on prétendit railler, à leurs débuts, en les appelant, avec dédain, les *formistes*?

Évidemment, et il le dit, Leconte de Lisle savait qu'il était loin, alors, de son idéal, qu'il lui faudrait d'acharnés efforts pour atteindre à la perfection rêvée. Mais il avait, consciente et amoureusement entretenue, cette passion de la *forme*, qui alla s'exaspérant avec l'âge et l'expérience.

Vingt-cinq ans plus tard, en 1864, quand le directeur du *Nain Jaune* lui demanda quelques articles de critique sur Hugo, Lamartine, Vigny, Baudelaire, Béranger, Barbier, il déclara, avant de formuler un jugement : « J'ai trop d'orgueil pour être injuste. » Il avait trop d'orgueil aussi, dès 1838, pour être injuste envers lui-même. Il fut sévère pour les autres ; mais il avait commencé par être impitoyable pour ses propres œuvres. On a retrouvé tel poème de son âge mûr

dont les versions différentes ne se comptent plus et qui, de deux cents vers à l'origine, a fini par en être réduit à cinquante. Ainsi en agissait-il, à vingt ans. Dans ses lettres à Rouffet, il parle sans cesse de corriger ou de refaire telle pièce ou telle autre. Et il corrige, et il refait, et il remet vingt et cent fois sur le métier. Il est déjà l'artiste au labeur obstiné qui s'efforce d'être, autant qu'il dépend de lui, *impeccable*. Ce n'est qu'une aspiration encore, ce n'est qu'un rêve ; mais c'est beau.

Et l'*impassibilité*? Y en a-t-il trace dans les vers et dans la prose de l'étudiant de Rennes?

Oh! pas du tout.

Un jour, il est vrai, Leconte de Lisle écrit à Rouffet :

« *L'ainour et moi, voyez-vous, c'est de l'eau sur une pierre : elle peut la mouiller ; mais, la pénétrer, jamais !* »

Au moment même où il prend une si crâne attitude, le poète se répand en dithyrambes

Est-ce un *impassible* qui a écrit :

Dieu triste, Dieu jaloux, qui dérobes ta face,
Dieu qui mentais, disant que ton œuvre était bon,
Mon souffle, ô pétrisseur de l'antique limon,
Un jour redressera ta victime vivace.
Tu lui diras : adore ; elle répondra : non.

Est-ce un *impassible* qui a dit :

Sombre douleur de l'homme, ô voix triste et profonde,
Plus forte que les bruits innombrables du monde,
Cri de l'âme, sanglot du cœur supplicié,
Qui t'entend sans frémir d'amour et de pitié?

Et ceci encore :

Ah ! tout cela, jeunesse, amour, joie et pensée,
Chants de la mer et des forêts, souffles du ciel,
Emportant à plein vol l'espérance insensée,
Qu'est-ce que tout cela qui n'est pas éternel?

L'*impassible* qui parle de la sorte est, il faut l'avouer, un *impassible* terriblement passionné.

Eh ! oui, l'œuvre de Leconte de Lisle est, d'un bout à l'autre, une œuvre de passion, —

Un point biographique semble éclairci par les lettres de Leconte de Lisle à Rouffet. On supposait, d'après une légende, que l'étudiant avait été, quelque temps, élève au collège de Dinan. Il paraît bien que la légende était fondée. En effet, de février à octobre 1838, c'est de Dinan que sont datées les lettres de Leconte de Lisle. S'il ne fut pas pensionnaire au collège, il en suivit vraisemblablement les cours, pour achever sa préparation au baccalauréat.

On verra que, sauf deux fois, à la fin, le poète signe ainsi : *C. Leconte de L'Isle*. J'ai respecté son orthographe.

Enfin, je dois dire que je me suis appliqué à classer les lettres et les vers, par ordre chronologique, le plus exactement possible. Les timbres de la poste, très nets encore, m'ont facilité le travail. Mais, trop souvent, les feuillets ne portent de timbre d'aucune

sorte. J'ai donc été contraint, alors, de me baser sur le texte pour mon classement. Qu'on me pardonne les erreurs, si j'en ai commis!

B. GUINAUDEAU.

Paris, 20 juillet 1902.

Ainsi que devant Dieu, plier mes deux genoux?...
 O rêves, pour mon cœur maintenant solitaire,
 Le bonheur inconstant a déserté la terre,
 Et, laissant se flétrir mon primitif amour,
 Sur votre aile il a fui vers l'immortel séjour!...

Doux oiseaux, dont l'essaim se nomme poésie,
 Vous qui m'avez sevré des gouttes d'ambroisie,
 Et qui, portant au loin votre essor gracieux,
 A mon regard éteint avez caché les cieux,
 Songes jeunes et beaux, rayons lointains de gloire,
 Intimes souvenirs que garde ma mémoire,
 Espérance, bonheur que je pleure tout bas,
 Adieu, tout est fini;... vous ne reviendrez pas!...
 Sur mon joyeux matin le soir jette son ombre;
 Mon riant horizon devient muet et sombre;
 Tout me fuit : ciel natal, doux espoir, frais amour...
 Et mon cœur attristé s'est fermé sans retour.

Mélocieuses voix qui chantiez mon aurore!
 Extase, amour, génie, ô mes rêves perdus,
 O mes rêves si doux, reviendrez-vous encore?...
 Essaims éblouissants, qu'êtes-vous devenus?...

Le jeune homme en question, mon cher Ami,
 lors d'un petit voyage qu'il fit à Rennes, en-
 trevit sur ma table ces quelques vers et me
 pria de les lui donner, ce que je ne pouvais

Ces accords parfumés, échangés sur ton cœur,
Ces doux pensers du ciel, ardents baisers de flamme,
Sainte et vague tristesse, espérance et bonheur,
Tous tes rêves perdus ont passé sur mon âme.

Hélas ! Ils ont passé, comme en toi, sans retour !
Ils ont jeté leur aile à la brise légère,
Ne laissant en leur lieu rien... que douleur amère,
Virginales vapeurs, à l'approche du jour.

Mais tu me restes, toi, n'est-ce pas, mon doux frère ?
Toi qu'un lien si pur vient d'unir à mes jours,
Mélancolique étoile, ô mes seules amours !
Laisse tomber sur moi ton rayon solitaire !

Frédéric ROBIOU DE LA TRÉHONNAIS.

Je crois, mon cher Rouffet, à toutes vos souffrances morales, et je me reproche de vous avoir importuné de mes lettres, lorsque le calme et l'isolement devaient vous être plus agréables. Soyez persuadé cependant que, si j'avais pu prévoir votre disposition d'esprit, je ne me serais pas jeté niaisement en travers de votre douleur, et que j'aurais attendu, avec l'impatience d'un sincère désir, il est vrai,

davantage. L'ombre, vous le savez, fait ressortir la lumière.

La femme, ange exilé, parfum que l'on envie. »

J. ROUFFET.

Allez, vous n'êtes plus rien qu'une pauvre femme.

A. DUMAS.

Oui, la femme, semblable au doux Emmanuel,
Vers nous, des mains de Dieu, s'épancha, blanche et pure ;
Mais l'homme, être tombé, posa sa lèvre impure
Sur ce front embaumé d'un parfum immortel.

Mais cet intime cœur, amour de l'Éternel,
Qu'il combla de douceurs, de grâces sans mesure,
Vit s'effeuiller, dès lors, sous une main trop sûre,
L'innocence et l'éclat qui lui venaient du ciel.

Des vents froids ont passé sur l'humaine vallée :
Leurs souffles ont courbé cette fleur isolée
Dans les ronces où meurt sa belle liberté.

Oh ! j'espère pour toi, dont l'amour était l'âme,
Rayon venu du ciel, dont on éteint la flamme,
O Femme, doux martyr de la perversité!...

IV

Dinan, février 1838.

O Poète, qui vous a donné l'intelligence du cœur?

O Poète, qui vous ouvre ainsi l'âme humaine, afin que vous puissiez y lire?

O Poète, qui revêt vos accents de tant de charme et d'harmonie?

O Poète, qui a fait sortir de vos lèvres ces doux mots :

« C'est l'entretien rêveur d'une âme avec une âme;
C'est d'un amour compris l'expansive douceur;
C'est le charme secret, le penser d'une femme,
Quand, joyeuse, elle est là, regardant dans son cœur.

O mon Ami, vous êtes poète, et je suis bien heureux de vous comprendre et d'apercevoir

contemplée... La physionomie était empreinte d'une si inexprimable bonté, de tant de charme et de candeur, qu'il était impossible, à moins d'être fait de fer, de ne pas lui dire, en pliant les genoux :

Douce création, dont la grâce divine
Suffit pour consoler des humaines douleurs,
Dont l'âme, rappelant sa céleste origine,
Se penche avec bonté sur nos âmes en pleurs;

O femme, pardonnez si vos intimes fleurs
Ont d'un charme profond inondé ma poitrine,
Et si j'ai peur, depuis, que votre aile n'incline
Ses plumes, pour chercher quelques mondes meilleurs!

Oh! c'est que votre vue a créé la pensée,
Miroir où votre image enivrante est tracée,
Urne où vient se poser votre pure candeur;

C'est que le cœur, muet d'une suave crainte,
Fait qu'on croise les mains, comme pour une sainte,
C'est que votre sourire, ô femme, est le bonheur!

M^{lle} Carolina Beamish mériterait que l'hommage d'une religieuse admiration lui fût exprimé d'une manière plus sentie et plus gra-

rencontrant un poète qui veut bien me communiquer ses douces pensées? Comment ne serais-je pas reconnaissant de ce qu'il me croit capable de les comprendre? Vous le savez bien, mon Ami, je ne peux pas vous oublier.

Avez-vous donc cru que l'aveu que je vous fis, dans ma dernière lettre, n'était qu'une fiction? Avez-vous donc pris M^{me} C. Beamish pour une création mienne? Merci de vos éloges, mon Ami; mais croyez-le, je n'invente pas aussi bien. L'artiste, ici, c'est Dieu. Sur ma conscience et sur mon honneur, il n'est rien de plus vrai.

L'amour doit être reconnaissant des louanges charmantes que vous lui adressez; je vous remercie de l'avis harmonieux que vous me donnez; mais, hélas! l'âme qui s'est blasée elle-même ne sent plus comme l'âme vierge de tout contact. A vous l'amour, mon Ami, c'est-à-dire toutes les illusions que la femme laisse flotter autour d'elle, comme un voile pudique; à vous le don d'admirer, sans y toucher, la grâce externe et interne de cet être

privilégié. Pour moi, j'ai levé le voile, j'ai sèchement analysé l'âme que vous respectez ; il ne me reste rien. Poète, vous faites bien de chanter l'amour ; vos strophes ne seront pas ses guirlandes les moins fraîches.

Vos vers sur Lamartine ont dû causer à M^{lle} Eugénie un sincère plaisir, car c'est bien senti. Le rôle est aussi vrai dans votre œuvre qu'il l'est en réalité. Poète, c'est bien ; homme, c'est vrai ; mais, disciple du Christ, avez-vous raison?... Je sais ce que vous pensez sur ce point, mon Ami ; mais le désir de la mort, l'oubli de ses devoirs humains, le découragement de la vie, n'est-ce pas un suicide moral ? Ce que je vous dis ici, vous le savez comme moi ; aussi, je ne vous parle pas de la pensée littéraire qui est fort bien exprimée, mais seulement de la pensée morale dont le sens intime est un doux espoir d'une meilleure vie, quoique l'idée extérieure soit une plainte, bien véritable, d'ailleurs.

Je suis chargé par mon oncle, qui est le propriétaire et l'éditeur du nouvel *Annuaire*, de vous prier avec instance de vouloir bien lui

confier une pièce de vers ; il a vu quelques-uns de ceux que vous avez eu l'amabilité de m'envoyer et désire vivement pouvoir enrichir son *Annuaire* de quelque œuvre poétique dont vous soyez l'auteur. Je n'ai pas besoin, je crois, de vous assurer de la vérité de cette demande ; je ne me permettrais pas, mon cher Ami, d'agir d'une manière désagréable pour vous. Il vous prierait seulement de traiter un sujet breton. J'attends cette pièce de vers, mon Ami ; vous accorderez, sans doute, la demande de mon oncle. Si ce genre de paraître est assez insignifiant — faites attention que ce sont vos propres paroles — si, dis-je, cette manière d'éclorre au monde littéraire n'est pas très brillante, du moins elle est modeste et ordinaire. Ainsi, mon Ami, vous ne refuserez pas d'accéder à la demande du rédacteur, n'est-il pas vrai ?

Écrivez-moi souvent ; il n'existera plus maintenant de lacune dans mes réponses.

Adieu. Un souvenir pour ces dames.

Votre affectionné et sincère ami,

C. LECONTE DE L'ISLE.

VI

Dinan, avril 1838.

« Oui, les cieux nous
appellent avec amour dans
leur sphère, et plongent
nos âmes dans les vastes
mers de l'éternité. »

(LORD BYRON, *Christian.*)

A l'heure de silence et d'ivresses profondes,
Où, vers les horizons, le voyageur divin,
Se penchant sur les vertes ondes,
Baigne ses pieds lassés du céleste chemin ;

A l'heure où le sommeil berce l'ange et la femme,
Où la splendide nuit épand ses flots d'amour,
A l'heure de délire où l'âme,
Par élans d'infinis, rêve un dernier séjour ;

Qu'il est doux, qu'il est doux, loin de la terre infime,
Comme l'aigle au soleil, par le calme sublime,
De s'élançer seul vers son Dieu,

De lire aux cieux profonds sa parole éternelle
Sur l'orbe des mondes en feu,
Et d'écouter longtemps tous les bruits de son aile !

Si j'ai retardé d'un jour, mon Ami, l'envoi de la lettre que je vous avais promise, ne croyez pas que ma-négligence en soit la cause. Je n'ai fait ainsi qu'afin de vous envoyer ce sonnet et de ne pas rester muet, quand vous avez l'amitié de me confier vos poésies.

Que dites-vous de mon œuvre?... C'est bien vague, n'est-ce pas? Je le sais; mais cette première méditation de l'âme, cette impression généralement éprouvée en face du spectacle imposant qu'offrent le silence et les beautés de la nuit, impression décrite tant de fois et sous tant de formes, n'a jamais été renfermée, comme pensée, dans les quatorze vers d'un sonnet. Les idées ont été et sont unes, il ne reste à changer que l'expression, et c'est là que doit tendre l'effort du poète, en tout et pour tout. Maintenant, le plus ou moins d'études pose l'inégalité, en cela comme en toute autre chose. J'ai cru exprimer cette pensée du soir d'une manière, sinon nouvelle, du moins autre que ceux qui l'ont traitée. Vous en déciderez avec toute la franchise que j'attends de vous.

Ne saurait plus chanter votre beauté chérie,
Et des cygnes divins on n'entend plus, parfois, [fois.
Les chants tomber des cieus, comme aux jours d'autre-

A LA MÊME

Parmi ces jeunes fronts pleins de fraîches pensées ;
Parmi ces purs regards, rayons mystérieux,
Dont s'abreuyaient longtemps nos âmes oppressées,
Comme l'oiseau chanteur au doux réveil des cieus ;
Parmi ces pas charmants qui ne touchent la terre
Que rares et craintifs ; entre toutes ces voix
Que la bonté remplit, qu'aucune ombre n'altère,
Où la grâce s'unit à la candeur, parfois
N'avez-vous rencontré, blanche entre les plus belles,
Une femme pensive et marchant, sans vous voir,
D'un pied calme et léger?... On lui dirait des ailes,
Quand son doux corps se perd dans la vapeur du soir.
N'avez-vous aperçu, sous ses longues paupières,
Un pur regard voilé qui s'écoule du cœur,
Tel un ange d'amour, des divines lumières,
Jette un regard pensif sur l'humaine douleur ?

Pauvres hommes tombés, si votre âme flétrie
Se consumait, un jour, de regrets et de fiel,
Pour être heureux encore, oh ! contemplez Marie...
D'où viendrait le bonheur, si ce n'était du ciel !

S'entr'ouvre en vaste arène, où, roi des airs profonds,
 L'oiseau superbe plane, inondé de rayons.
 On croit comprendre l'aigle!... O paroles infimes!
 L'avons-nous donc suivi dans ses courses sublimes,
 L'avons-nous contemplé, ce noble enfant de Dieu,
 Quand, dilatant d'orgueil ses prunelles de feu,
 Il couvre de dédains impossibles à rendre
 Les débiles esprits qui veulent le comprendre?
 O misère!... Et pourtant, un invincible élan
 Nous fait chanter sa gloire! — Ainsi, poète Jean,
 Mon sublime rêveur, ainsi ta poésie,
 Parmi les fleurs du ciel, rose de Dieu choisie,
 Est sainte et belle, alors qu'au profond firmament,
 Les Chérubins, émus d'un frais étonnement,
 Sous tes hymnes d'amour ouvrent leurs triples ailes
 Qui, l'une froissant l'autre, étincellent entre elles,
 Et d'un éclat sans nom éblouissent les yeux,
 Quand nos regards mortels s'élèvent vers les cieux.

Chaque monde, planète ou soleil, chaque étoile
 Est un corps de parfums que nulle ombre ne voile,
 Et ces parfums si doux embaument l'éther bleu,
 Ces accords enivrants tombés des luths de feu
 S'échappent en clartés, en pures harmonies,
 Et jettent par les airs des saveurs infinies...,
 Car, mélange divin, l'harmonie est saveur,
 La lumière s'entend. Sur la blanche hauteur,
 Un ange lève un doigt, et les enceintés bleues
 Où les cygnes d'Eden traînent leurs belles queues,

IX

Rennes, octobre 1838.

Que je voudrais avoir, mon pauvre Ami, votre douce poésie et votre intimité, pour verser sur votre âme malade leur harmonieuse consolation ! Que je voudrais être *vous*, afin de calmer plus expansivement les tortures morales qui vous font tant de mal !

Mais pourquoi vous décourager ainsi ? Aviez-vous donc espéré conserver toujours les illusions dont la chute vous attriste ? Non, sans doute ; et pourtant vous avez eu foi en elles, puisque leur anéantissement vous cause une telle douleur. Oh ! je vous plains beaucoup, parce que vous êtes plus aimant ; je vous plains

amour infini, si puissant de grâce et de poésie qu'il a le merveilleux pouvoir de créer des êtres parfaits, touche pourtant à l'humanité par quelques points, puisqu'il est en nous. Aussi le reflet du monde visible agit-il parfois sur les rêves dont il s'enivre. Alors la pensée humaine entache la pensée immatérielle, et le morne positif, revenant se poser à côté de l'idéalité, heurte l'élan de l'âme et la fait retomber dans les liens terrestres dont elle se débarrassait. De là, douleur ou joie.

Je suis bien aise, mon cher Ami, que *Saint Jean* vous ait plu. Je n'aime pourtant pas certains passages qui me semblent exagérés, non comme pensée, mais comme expression. Le rythme ne me plaît pas aussi. Dites-moi ce que vous en pensez, dans le détail de la pièce. Quant à vos poésies, mon Ami, je lis, je sens et j'admire.

Je vous envoie une tentative dans le genre contemplatif; j'attends votre jugement pour l'offrir — la pièce — à M^{lle} Eugénie qui, par parenthèse, me charge de vous dire qu'elle est

absolument de votre avis, à l'exception cependant que, selon elle, le mariage, lien social, n'est pas une entrave à l'amour. En un mot, elle vous soupçonne d'être un peu George-Sandiste ! Hâtez-vous de vous disculper.

Votre ami bien sincèrement dévoué,

C. LECONTE DE L'ISLE.

X

Rennes, novembre 1838.

Êtes-vous heureux à Lorient, mon cher Ami ?
Quelle y est votre position ? Écrivez-moi tout
cela ; vous ne sauriez me faire un plus grand
plaisir. Je connais la ville que vous habitez ;
j'y suis resté quatre jours, lors d'une tournée
artistique que je fis, en août et septembre,
avec trois peintres paysagistes de Paris. Je
connais aussi Kimperlé, l'Isole et l'Ellé, que
Brizeux a chantés, Scaer, le Faoet et Guéméné ;
mais je n'ai pas vu Auray, Carnac, Pont-Scorff,
que je désirais pourtant visiter.

Lorsque ces dames vinrent à Dinan, j'étais
en promenade dans le Finistère, et je ne les
vis pas.

Vous croyez, dites-vous, que nous ne nous

drait l'ensemble raisonné et vraiment grand, utile et beau, de toutes les niaises et insignifiantes publications du jour.

L'histoire du cœur est la partie la plus intime et la plus nuancée; elle vous reviendrait de droit. Celle de l'âme, comme je la conçois, reposant entièrement sur la contemplation divine et humaine, possède autant de magnificence et de sublimité que le cœur renferme d'harmonie et de grâce; je m'en chargerais.

Un tel ouvrage, consciencieusement travaillé, serait une œuvre immortelle dans son genre. Voulez-vous essayer? Chaque morceau serait signé de son auteur, et la différence, si grande, de l'âme et du cœur sortirait, belle et brillante, de la comparaison des deux poésies.

Ceci est-il un rêve? Dites-le-moi. J'attends votre réponse avec impatience.

Votre bien dévoué,

C. LECONTE DE L'ISLE.

XIII

Rennes, décembre 1838.

Vous êtes toujours aussi harmonieux que de coutume, mon cher Ami, et j'ai lu avec plaisir les trois pièces que vous m'avez envoyées et dont une m'était connue déjà : *l'Esquisse armoricaine*.

La Réalité est un charmant morceau ; les regrets que vous exprimez en commençant sont aussi doux et frais que vos derniers vers sombres et douloureux. J'ai rarement lu une aussi jolie composition que *l'Ange consolateur* ; vous y avez mis beaucoup de sentiment et d'intimité, surtout dans ce passage :

Oui, nous sentons alors une extase sereine
Où l'ange radieux doucement nous entraîne ;
C'est un enivrement, un calme heureux et doux
Qui sourit à la fois dans le ciel et dans nous,
C'est l'oubli du réel.....

pagne, furieux contre la reine de Neubourg, à cause d'une intrigue assez insignifiante, et résolu à se venger par n'importe quel moyen, donne à cette même reine son propre laquais pour amant. Ruy-Blas est un jeune homme plein de génie et de beauté qui, dès sa plus tendre jeunesse, a fait des rêves de gloire, d'amour et de puissance. Revêtu par don Salluste d'un titre et de richesses, éperdûment amoureux de la reine, il se laisse aller où son génie, sa passion et le hasard l'emportent. Nommé duc d'Olmedo, grand d'Espagne, premier ministre, aimé de Marie, il touche à l'apogée de la puissance et du bonheur, quand don Salluste revient briser son propre ouvrage, et se venger, en découvrant à la reine qu'elle n'a aimé qu'un laquais. Ruy-Blas tue alors don Salluste et s'empoisonne pour que Marie ne rougisse pas de lui. — Tel est ce drame.

A part la mise en scène qui déplaît généralement, à part un style souvent grossier, peu digne de l'auteur des *Feuilles d'automne*, il y a dans cette pièce de magnifiques morceaux

frein d'ambitions infâmes parce qu'elles n'ont pour base qu'un égoïsme incarné, et non le bonheur de tous ; si, dis-je, ce temps existait encore, oh ! je concevrais que la voix du poète fût écoutée ! Mais, à présent, que voulez-vous qu'entende une société abrutié et sourde, qui se gorge ignoblement et laisse mourir de faim le peu d'êtres sincères et purs qui espéraient appuyer sur elle leur existence, peu désireuse de bien-être physique pourtant, afin de se livrer entièrement à la belle et sainte poésie ? Non, non ; à la brute il faut parfois des remèdes de brute ! Qu'elle tremble donc, cette société hideuse, qu'elle tremble qu'une vengeance sept fois plus terrible que le mal qu'elle fait souffrir ne tombe bientôt sur sa tête !...

M. Berthaut, de Paris, a publié dans *le Voleur* une élégie sur la mort de Moreau. J'ai comparé vos deux pièces, et j'ai tâché d'en analyser les différences. Celle du poète parisien est très longue ; il y a force images, force paraphrases, et cependant beaucoup de poésie ; mais la trop grande extension de l'idée principale nuit beau-

coup aussi à l'intérêt que l'on ressentirait, s'il en était autrement. La vôtre est plus courte, mon Ami; mais vous avez réuni en quelques strophes, et cela avec bonheur, les vers sans nombre de Berthaut. Votre pensée première est simple et franchement exprimée. Qu'y a-t-il de plus doux que la belle simplicité?... Vous l'avez prouvé d'une manière charmante, mon bon Ami, et je vous en félicite...

J'ai lu à ces dames vos vers et ceux de Moreau; mais je ne vous répéterai pas tous leurs éloges, parce qu'ils finiraient par vous donner de l'orgueil. Sachez seulement que M^{lle} Eugénie fait en quelque sorte un recueil de vos poésies. Son album en est rempli, et ce n'est pas son moindre ornement.

Je ne vous ai pas oublié auprès de ces messieurs; ils m'ont tous chargé de vous faire leurs sincères amitiés, et M. Goa surtout m'a prié de vous assurer que ce sera toujours avec un vif plaisir et une amicale sympathie qu'il recevra de vos nouvelles.

Vous voyez, mon bon Ami, que l'on ne vous

suis, qu'il inspire à M. Prigent de vous appeler le plus tôt possible à lui.

Je viens de lire vos jolis vers à ces dames. Décidément vous êtes leur poète favori, et M^{lle} Eugénie fera quelque jours de vos œuvres son livre d'heures...

Ne manquez pas de me répondre.

Votre sincère ami,
C. LECONTE DE L'ISLE.

il lui fait une cour assidue : ce qui consiste à travailler des fleurs de papier, depuis huit heures du matin jusqu'à cinq heures du soir, à pousser des soupirs qui rappellent ceux d'Ence-lade et à faire une foule de madrigaux dont voici quelques échantillons :

Le théâtre représente un salon, au milieu duquel est une table couverte de papiers peints, d'outils à faire des fleurs, etc. Gérard est assis à droite, la tête penchée sur une rose qu'il travaille. Il relève parfois les yeux d'une manière très expressive sur M^{lle} Adèle, qui minaude devant lui.

M^{lle} ADÈLE. — Monsieur Jules, pourquoi ne travaillez-vous pas?...

GÉRARD. — Mon Dieu, Mademoiselle, comment pourrais-je... le... faire... quand... je vous regarde?

M^{lle} ADÈLE. — Ah! bah!... vous me faites toujours des compliments... Je sais bien que je ne suis pas jolie, allez!

GÉRARD. — Mon Dieu, Mademoiselle, je vous assure bien que...

XIX

Rennes, février 1839.

Imaginez-vous un front large et passionné, des yeux noirs qui expriment ce qu'ils veulent, une taille gracieusement brisée en avant, une voix cadencée, grave et austère, harmonieuse et douce, un geste ardent, majestueux et sévère, un jeu plein d'expansion, de force, de naturel, de charme et d'intimité,... ou plutôt ne vous imaginez rien ; quels mots rendraient l'émotion irrésistible qui fait battre le cœur en face de M^{me} Dorval ? Il faut la voir et l'entendre.

Je n'ai pas besoin de vous *rassurer*, mon Ami, à propos des vers que je vous ai envoyés, l'autre jour. Ils voulaient peindre M^{lle} Eugénie, sans doute ; mais nul sentiment réel ne me les a dictés. Je les ai changés pour les lui offrir. Je serai à Lorient dans deux ou trois jours.

Tellement que je ne mange plus.

Je maigris à vue d'œil.

Écrivez-moi donc.

Adieu, mio caro poeta,

Portez-vous bien!

Vostr' amico,

C. LECONTE DE L'ISLE.

être une intelligence ardente, de bons et généreux instincts, le désir du bien et du beau. Eh ! bien, tout cela disparaît tour à tour. Et pourquoi ? Le sais-je, moi ? Ah ! il me prend parfois une envie de pleurer comme un enfant qui sent trop son impuissance !... Adieu, mon bon et cher Ami ! Écrivez-moi !

C. LECONTE DE L'ISLE.

Rennes, mai 1839.

L'ÉTOILE DU SOIR

Céleste et doux regard fait de gaze et de flamme,
Étoile du bleu soir,
Je t'aime ! Ta clarté parfume ma jeune âme,
Et je pleure, à te voir.

Souvent, sous les palmiers qui courbent sur la lame
Leur feuillage plus noir,
Plein d'un mal incessant, pensant au monde infâme,
Triste, je viens m'asseoir.

Où l'île en souriant sommeille sous les yeux
 Que les étoiles d'or entr'ouvrent dans les cieux ;
 Et quand, de l'Océan, un chant doux et sonore
 S'exhale lentement, puis vers cette autre aurore
 Qui dispute à nos soirs la bleue immensité,
 S'élance en murmurant : amour et majesté !

Les merveilleuses nuits ont choisi pour compagnes,
 Vos terrestres splendeurs, ô mes vieilles montagnes,
 Et, dans l'ombre du soir, superbes, vous mêliez
 Aux feux supérieurs la flamme des glaciers.

Oh ! j'ai pu vous quitter, reines orientales,
 Qui couronnez vos fronts de clartés aurorales...
 Oh ! j'ai pu vous quitter !... Je vous aimais, pourtant ;
 J'ai fui vos pieds d'encens pour le pôle occident,
 J'ai préféré la tombe aux clartés de l'aurore !
 Filles du ciel natal, vous reverrai-je encore ?
 Reverrai-je l'azur de vos crânes neigeux
 Du soleil éclatant se baigner dans les feux,
 Écouterai-je encor vos chants doux et sévères
 Monter avec les vents des forêts séculaires?...
 Et quand de l'ouragan le choc impétueux
 Se heurte avec la foudre à vos flancs caverneux,
 Lorsque la vieille mer, haletante de rage,
 Creuse vos fondements ainsi qu'un sourd orage,
 O montagnes, assis sur quelque morne nu,
 De mes brûlantes mains pressant mon cœur ému,

prême, soit en lisant de l'âme le récit qu'en a fait un poète : c'est vous dire à quel point j'aime et le sujet et les vers que j'ai reçus hier. Vous êtes bien indulgent pour les miens ; mais, afin que vous ne m'accusiez pas de vanité cachée, je vous remercie du jugement que vous en avez porté, car votre suffrage est le plus doux de tous ceux que j'ambitionne.

Vous ne doutez pas, je le pense, du désir que j'aurais de vous aller voir ; mais vous concevrez aussi mon impossibilité absolue pour le moment. Soumis à la direction *classique* de mon oncle, je ne pourrais, sans le froisser vivement — ce dont je n'ai nul besoin, car ce serait encore de nouvelles discussions qui finiraient par m'éloigner de lui — faire de nouveau un voyage qui me forcerait à employer, d'une tout autre manière qu'il ne le voudrait, un argent qu'il ne me donne pas à pleines mains. Si vous êtes un bon et aimable garçon, tel enfin que je vous ai toujours connu, vous saurez obtenir de M. Haie un congé qui vous permette de venir à Rennes, voir ceux qui ne vous

charpente osseuse, et les airs d'indolence qui la forcent de se coucher toute la journée en sont les causes.

Je ne sais ce qui me fait aussi mal écrire. Pardonnez-le-moi. Je viens d'avoir une espèce de scène avec un créancier-libraire, qui est venu m'interrompre au moment où je vous parlais de M^{lle} Eugénie ; c'est peut-être cela.

Adieu, mon cher Rouffet. Que votre bien-être moral soit équivalent à votre santé matérielle !

Votre ami,
C. LECONTE DE L'ISLE.

Il se pourrait, mon cher Rouffet, que j'allowasse vous voir en août ou octobre; du moins cela ne dépendrait pas de ma volonté, si j'agissais en sens contraire.

Je vous enverrai quelques vers la prochaine fois; ce billet ne doit servir qu'à vous avertir que je suis encore vivant et à me valoir de vous la même assurance.

A Dio!

Votre dévoué,
C. LECONTE DE L'ISLE.

XXVII

Rennes, juin 1839.

Vos vers sont tendres et gracieux, mon Ami ; je vous remercie du plaisir qu'ils m'ont causé. J'attends avec impatience la nouvelle pièce que vous me promettez ; ne me la faites pas attendre aussi longtemps que votre lettre. Savez-vous bien qu'il y a quinze jours que je vous avais écrit. Votre travail du bureau vous a sans doute empêché de me répondre plus tôt ; aussi je vous pardonne ; vous voyez qu'on ne peut avoir plus de grandeur d'âme.

J'accepte avec plaisir la collaboration que me propose votre ami, M. Bardoux, et je serai heureux de coopérer, pour mon infime part, à remplir quelques lignes du *Phalène* d'une manière plus ou moins poétique ou prosaïque. Mais, comme j'ai retouché, augmenté, diminué

ou refait la plupart des pièces que je vous ai données, je vous enverrai de nouveau celles qui seraient destinées à l'impression. Je compte donc sur vous pour m'apprendre l'apparition du futur journal.

L'ami Robiou ne me dit rien de votre silence; mais, en revanche, il continue à m'assommer de ses terribles vers. Imaginez-vous qu'il composa, l'autre jour, un poème dramatique intitulé : *le Banquet de Noël*. C'est un amas de grincements de dents, de hurlements, de contorsions oratoires, de pleurs et d'allocutions passionnés à *la fange du siècle*. On n'y comprend rien.

Je viens de lui envoyer ce qui suit. C'est mon premier essai dans le genre ironique, genre qui, du reste, ne me plaît nullement; mais, puisqu'il est fait, je vous l'envoie.

A L'AUTEUR DU BANQUET DE NOEL

PAR SON AMI ET SON ADMIRATEUR SINCÈRE

Lorsque ton rude vers tout trempé d'amertume,
Comme une ardente proue en des vagues d'écume,

apprécie à Rennes. Je n'ai pas besoin de vous dire que je suis un habitué du théâtre.

M^{lle} Eugénie est toujours *la même*, cela vous dit tout. Lise change d'appartement, le 24, et moi, le 15. Je vais dans la chambre qu'occupait M^{lle} Eugénie. Vous savez : au rez-de-chaussée, près du portail?... Quand vous y verrai-je?

A Dio, caro mio !

C. LECONTE DE L'ISLE.

tête aux pieds ; j'ai mal à la tête ;... il fait si chaud !... J'ai beau dire que c'est une folie et me le prouver par cent mille raisons toutes plus raisonnables les unes que les autres, rien n'y fait. Tenez, en vous écrivant ceci, mon cœur bat à me rompre la poitrine, et pour comble de détresse, quoique je vienne de déjeuner, j'éprouve une faim atroce ! C'est vraiment extraordinaire. Dites-moi donc, mon bon Ami, ce que vous en pensez. Entre nous, je crois que je suis amoureux.

— Extrait :

« ... Heureux poète, quelles émanations parfumées resteront après *elle*, dans cette chambre ? Quels doux souvenirs pour vous, lorsque vous voudrez vous laisser aller à ce *farniente* de Créole ou d'Italien auquel vous succombez si souvent ! C'est là, direz-vous, qu'elle travaillait, — travail de l'âme — c'est là qu'elle s'asseyait pour rêver aussi elle, pour sourire ou pleurer, pour écouter intimement des accents d'amour ou de souffrance ; c'est là, direz-vous, ... que sais-je ?... »

En effet, mon Ami, vous ne savez pas ce que j'ai dit, et cela vous eût été assez difficile à deviner, vu que je n'ai rien dit. Il m'est cruel, sans doute, de flétrir vos douces conjectures; mais que voulez-vous? Je n'ai aspiré nulle émanation, si ce n'est celle qu'exhalait une petite chambre continuellement fermée, émanation assez désagréable, je vous le jure. Je n'ai pas rêvé de *ses* rêves passés, et je m'occupe trop peu de ses illusions présentes pour aller au-devant de ses songes futurs. Ma poitrine de *jeune homme* laisse bien échapper des *torrents de soupirs*, mais qui ne s'envolent pas vers *elle*. Ce sera pour moi un heureux jour que celui où je vous verrai dans cette chambre imprégnée de parfums de jeune fille; mais je vous refuse par avance ma collaboration dans la méditation ou l'improvisation des drames dont vous rêvez la création sous son inspiration, car votre émotion ne produirait en moi nulle sensation.

Je suis d'autant plus de votre avis, à l'égard des fautes que vous me désignez, que je pensais

XXIX

Rennes, juillet 1839.

J'ai abandonné le *Droit*. Voulez-vous, mon Ami, mettre à exécution le projet dont nous rêvions, il y a quelques mois ? Voulez-vous réunir nos poésies et les publier ? Que votre réponse soit décisive.

J'ai retouché, refait et recopié ce que j'avais de mieux ; j'espère en votre collaboration pour assurer, s'il est possible, le succès de nos premiers chants. Il nous eût été plus favorable, je le sais, d'inscrire nos noms inconnus dans quelque revue. Mais, puisque cela n'est pas, essayons définitivement de faire imprimer un volume de poésies. Répondez-moi. Je vous enverrais mes pièces que vous uniriez aux vôtres.

Si j'avais été abandonné à mes propres forces,

j'eusse mis en tête de mon œuvre le titre et le prologue suivants :

LES ROSSIGNOLS ET LE BENGALI

LES ROSSIGNOLS

Un soir, banni des cieux, un ange solitaire
A passé dans nos voix,
Parfums vivants et doux de cette fleur des bois
Qu'on nomme le mystère;
Viendrais-tu, comme lui, du ciel bleu sur la terre
Pour la première fois?
Enfant d'un autre monde,
Es-tu perle de l'onde,
Ou des étoiles d'or un rubis égaré
Vers nous, ou bien encore,
Viens-tu, doux messager de l'Orient sacré,
Dire au pâle Occident les clartés de l'Aurore ?

LE BENGALI

Quand l'Aurore ouvre aux cieux
Ses prunelles mi-closes,
Rayon capricieux,
Jaspé de taches roses,

pensez. Quelle que soit votre décision à l'égard de notre publication, faites-la-moi connaître.

A Dio! Croyez en moi.

Votre ami sincère,

C. LECONTE DE L'ISLE.

la moitié des exemplaires au libraire qui se chargerait de l'impression? Je vous avoue, mon cher Ami, que je ne suis pas exempt d'une certaine inquiétude sur tout ceci. Répondez-moi en détail sur la marche à suivre. Au reste, je me fie aveuglément à vous.

Je vous envoie, entre autres, une de celles de mes pièces que j'ai retouchées. Dites-m'en votre avis. La voici :

MENS BLANDA IN CORPORE BLANDO

Parmi ces jeunes fronts pleins de fraîches pensées,
 Parmi ces purs regards, rayons mystérieux,
 Dont s'enivrent toujours nos âmes oppressées,
 Comme l'oiseau chanteur au doux réveil des cieux;

Parmi ces pas charmants, qui ne touchent la terre
 Qu'indécis et craintifs; entre toutes ces voix
 Que la candeur remplit, que nulle ombre n'altère,
 Où murmurent la grâce et l'amour à la fois;

Parmi ces blancs esprits des humaines vallées,
 Dont la céleste image est gravée en nos cœurs,
 Et qui passent au loin, illusions ailées,
 Ainsi qu'un frais parfum offert à nos doule urs,

XXXI

Rennes, juillet 1839.

Mon cher Rouffet, avez-vous reçu ce que je vous envoyais par la diligence? Que décidez-vous pour nos poésies?

Écrivez-moi; donnez-moi quelque nouvelle que ce soit, bonne ou mauvaise; votre silence me gêne au-delà de toute expression.

Je compte sur vous.

Votre tout dévoué,
C. LÉCONTE DE L'ISLE.

vendre, en retenant une dizaine d'exemplaires pour chacun de nous, et en exigeant, *surtout*, que le format, le papier et l'impression fussent tels que nous le désirons. Il serait peut-être bon d'en faire la proposition à un libraire de Lorient, puisque vous y êtes. Si cela ne lui convenait pas, nous essayerions ailleurs. Faites quelques lignes de prose, en manière de petite préface, mais, toutefois, sans mettre ce titre au dessus, car il est maintenant proscrit.

Dites-moi, mon Ami, votre avis franc et sévère sur les quelques vers que je vous ai envoyés par la diligence. Le plan du nouvel ouvrage pour lequel je vous demandais votre collaboration vous a été trop succinctement exposé pour que vous ayez pu le bien concevoir, et, comme j'ai réfléchi qu'un travail régulier gêne souvent l'inspiration, si cela ne vous convenait pas, je m'en chargerais et nous unirions encore nos poésies dans un second volume. Qu'en pensez-vous?

Je crois que nous ferions bien de conserver pour notre premier ouvrage le titre : *les Rossi-*

Oh ! faites-moi mourir en cette heure si belle,
Où mon faible regard plonge en l'immensité,
Où votre œuvre terrestre et votre œuvre immortelle
Vous bénissent, Seigneur, par leur sublimité,
Oh ! faites-moi mourir ! Quelle qu'ait été ma vie,
Mon âme vous comprend, et je suis racheté !
Qu'elle monte vers vous, sans être poursuivie
De sa faiblesse ou bien de son iniquité !

Je vous envoie ces deux petites pièces, mon Ami, avant de vous communiquer la première partie de mon soi-disant poème, que je n'ai pas encore achevée, quoique mon épilogue soit terminé : vous voyez que je commence par les deux bouts. Envoyez-moi donc quelques vers. Nous avons toute chance possible pour la non-publication de notre premier volume ; car on exigera sans doute que nous fassions les frais de la première édition — en supposant qu'il y en ait une seconde — et nous ne sommes guère à même d'y mettre, pour le moins, douze cents francs, n'est-ce pas ? Malgré ma résignation toute philosophique, je n'aimerais guère à rester entièrement ignoré ; quand ne serait-ce

que prouver à ma famille que je n'ai pas totalement perdu mon temps en France; et puis, cela ayant été mon rêve continu, je vous avoue que je ne sais pas trop si je prendrais ma déception en patience. Au reste, il ne faut pas se désespérer avant que le mal soit venu. Écrivez-moi et n'oubliez pas, mon cher Ami, de réunir pour le moins mille vers aux huit cents que je vous ai envoyés, car j'en ai bien deux cents à ajouter.

Adieu.

Votre ami dévoué,

C. LECONTE DE L'ISLE.

TROIS HARMONIES EN UNE

A Charles Cliquot, artiste.

Ut pictura poesis.

Où nous faut-il chercher tes sources ignorées,
Grande voix qui descends sur les mondes, des cieux,
Qui, des mondes, te perds aux enceintes sacrées?
Quel doigt te fait jaillir du clavier spacieux,

XXXVI

Rennes, août 1839.

Vous avez raison, mon Ami; les premières strophes de mes *Trois Harmonies* sont vagues, sans doute, mais plutôt par l'expression que par la pensée; car, essayant comme je l'ai fait, de descendre de l'harmonie universelle à ces trois branches artistiques: la musique, la peinture et la poésie, et personnifiant ces trois grands effets dans les plus grands musiciens, peintres et poètes, antiques et modernes, il était bien difficile, avouez-le, de particulariser la cause impalpable, invisible, incompréhensible même et que nous ne pouvons connaître que par ses œuvres? C'est ce que je tâcherai de faire, cependant, dans la suite du poème.

Quant à mon autre pièce, elle est entièrement refaite. Dites-moi toujours ainsi votre sincère

Puis, quand du cœur reine est la poésie,
De son chef-d'œuvre il monte au Créateur...
Pardonne donc, ô perle de l'Asie,
Nous l'adorons dans ton être enchanteur !

Nous l'adorons quand tes lèvres frémissent,
Nous l'adorons quand, pliant tes genoux,
Pour le prier, tes jeunes mains s'unissent ;
Nous l'adorons quand s'arrête sur nous
Ton œil brillant de joie ou d'innocence ;
Lorsque, légère, ignorante de pleurs,
Laisant aller ta naïve existence,
Tu vis d'espoir, de rêves et de fleurs !...

Le colibri, diamant du feuillage,
Ainsi que toi chante, étincelle et dort ;
Ta rose aimée où l'aube a son mirage,
Ainsi que toi pleure des perles d'or...
Mais, comme lui, ne sois pas un prestige,
Un doux éclair qui vient, qui passe et meurt ;
Comme elle aussi ne quitte pas ta tige,
Frêle âme éclore aux lèvres du Seigneur !

Ah ! pourrait-il, d'une éphémère ivresse,
Flétrir les cœurs qui suivent ici-bas
Le bruit charmant ou l'ombre de tes pas ?
Pour leur laisser, enfant, non la tristesse,

qu'étant dans ce moment très occupé d'importantes publications, et malgré tout son désir d'être agréable à de jeunes littérateurs, il me remerciait de la bienveillante proposition que je lui faisais, etc., etc., ce qui veut dire : « Monsieur, faites-moi le plaisir de me laisser tranquille ; si j'écoutais tous ceux qui m'assomment de leurs livres inédits et de leurs noms inconnus, je me mettrais dans de beaux draps ! »

Somme toute, mon cher Rouffet, malgré le talent avec lequel M. Gosselin colore son refus, il nous repousse avec perte. Pour moi, je vais prendre le parti d'écrire une circulaire à quatre ou cinq libraires de Paris, c'est bien le diable si tous m'envoient la même réponse.

Soyez sans crainte sur les résultats de ma brouille momentanée avec les dames Liger. Nous y retournerons tous deux, en même temps, et elles me recevront comme si de rien n'était ; je les connais !

Persistez, mon Ami, dans votre résolution de venir ici, car le jour où nous recommencerons

XL

A GEORGE SAND¹

Lorsque de sa lumière harmonieuse et douce,
Le printemps parfumé réjouit dans la mousse
L'insecte anéanti longtemps par le sommeil,
Dans son frêle langage il bénit le soleil,
S'unissant par l'amour à l'hymne solennelle
Qu'exhale la nature en sa joie éternelle.
C'est ainsi que mon cœur, avec effusion,
T'offre tout bas l'encens de l'admiration,

O poète éclatant, âme que le génie
Fit d'un rayon d'amour, d'orgueil et d'harmonie,
Lyre où tombe un reflet de l'immortalité,
Qui chante dans l'extase et dans la majesté!...

Ah! prêtresse de l'art, ta parole flamboie,
Ta parole est un ciel où mon âme se noie,
Un temple dont la base est faite de granit,
Où l'arabesque d'or à l'acanthé s'unit

1. Le timbre de la poste, au revers de la feuille qui contient ces vers porte : *Rennes, 27 sept. 1839.*

Tu maîtrises tes pleurs !...
 Lélia, Lélia, l'amour et l'harmonie
 Se posaient sur ton front en guirlande infinie
 De grâce et de beauté...
 Leurs accents se berçaient sur des flots de lumière ;
 Oh ! ne savais-tu pas que l'orgueil est poussière
 Devant l'éternité ?...
 A quoi bon, Lélia, tous ces regrets infimes ?
 Ne laisse pas longtemps tes deux ailes sublimes
 S'engourdir dans le deuil !
 Vers le ciel irrité lève ta forte tête :
 Le courage n'est beau qu'au sein de la tempête...
 Le génie est l'orgueil !...

III

Oh ! quel que soit ton nom, délirante pensée,
 Création étrange, âme vierge et blasée,
 Lélia, c'est le soir, c'est le crépe immortel,
 Le sombre et beau linceul dont se couvre le ciel,
 Le soir majestueux dont les splendides voiles
 Semblent de noirs velours que percent les étoiles !...
 Lélia, voici l'heure où le Monteverdor,
 De rayons inconnus s'illuminant encor,
 Antique et fier géant aux épaules charnues,
 A la pose d'airain, dans l'infini des nues,
 Dresse ses cheveux blancs et son front dévasté,
 Roi des déserts glacés et de l'immensité !

O femme, les vivants dorment... Un grand silence
Par l'air et sur les monts abaisse une aile immense,
Dieu semble de son pied étreindre terre et cieux.
Quelques aigles, parfois, planent, silencieux,
Mais, tournoyant bientôt en spirales pressées,
Disparaissent ainsi que de grandes pensées...

O Lélia, tandis qu'aux bras d'un lourd sommeil,
Les hommes sont muets, ton âme prend l'éveil.
Le regard sombre et fier, du pied foulant l'abîme
Qui flamboie en la nuit, par le calme sublime,
Tu marches, forte et belle, et ta pensée en feu
Comme un astre exilé remonte au sein de Dieu !
Cœur éteint et brûlant, mystère, être inouï
Dont le regard d'amour ou d'audace éblouit...
Oh ! quel que soit ton nom, aigle des solitudes,
O front prodigieux, chargé d'inquiétudes,
Idole de Sténio, noble cœur de Crenmor,...
Être sublime et beau qui penses, quand tout dort,
Les yeux fixés longtemps dans l'espace indicible
Dont la splendeur saisit d'un élan invincible
Comme un aimant divin ta noble émotion,
Et te laisse plongée en contemplation...
Oh ! quel que soit ton nom, salut, âme infinie,
D'orgueil et de beauté, d'amour et de génie !

Et je dis : n'est-il pas, sur cette ingrate terre,
De dévouement sans borne un tendre et doux mystère,
Une étoile propice et qui, soudain, nous luit,
Quand, avec des sanglots, nous marchons dans la nuit,
Un céleste parfum qui berce nos misères
Et dont la sève, amour, est au cœur de nos mères?

Si vous avez copié, mon cher Rouffet, les différentes pièces que vous destinez à l'impression, renvoyez-moi le tout par la diligence, car j'ai l'espoir de placer notre volume soit à Paris, soit à Dinan. Je viens d'écrire à mon oncle pour lui faire part de notre projet, et j'ai tout lieu de penser qu'il nous aidera.

Combien avez-vous de vers?

Mon départ pour Bourbon n'est qu'une très minime probabilité, mon cher Ami; mais je pourrais fort bien, d'un jour à l'autre, retourner à Dinan, car mon oncle semble le désirer. Pourtant il faut pour cela que je le désire aussi, et décidément je ne le désire pas. Quoiqu'il en soit, soyez sûr que nous nous reverrons auparavant.

Je viens d'expédier à Paris ma pièce à George

Sand, augmentée et retouchée. Je ne sais si MM. les rédacteurs de la *Revue des Deux Mondes* l'imprimeront. Vous pourrez le voir dans dix ou douze jours, s'il existe à Lorient un cabinet littéraire qui reçoive cette *Revue*. Au reste, je vous l'écrirai.

Houein et moi avons le projet d'élever un pensionnat modèle. Il ne manque plus que ce qu'il faut pour le mettre à exécution : l'argent. Voulez-vous en être ?

N'oubliez pas de m'envoyer le précieux manuscrit : vos vers et les miens.

Adieu, mon Ami, tout à vous.

C. LECONTE DE L'ISLE.

XLIII

Rennes, octobre 1839.

Pour avoir la certitude d'être imprimés il faut, mon cher Rouffet, que le libraire puisse lire nos vers; or, ceci devient impossible, du moment où je ne les ai pas. Veuillez donc m'envoyer tout ce que vous avez copié jusqu'ici; vous m'expédiez le reste ensuite. Vous devez sentir que l'éditeur ne s'engagera pas à se charger de l'impression du volume avant de juger par lui-même de ce qu'il renferme. Ainsi, croyez-moi, il est nécessaire que je puisse disposer sur-le-champ de nos poésies, lorsque celui qui acceptera notre ouvrage demandera à le voir...

Je vous avoue, mon Ami, que notre titre m'embarrasse beaucoup. Je n'aime pas trop les *Effusions poétiques*. D'un autre côté, *Cœur et*

5. Montagnes natales ;
6. Seize ans ;
7. *Mens blanda* ;
8. Le rôle ;
9. Sonnet ;
10. Réalité ;
11. Une fleur du Gange ;
12. Bluettes ;
13. Saint Jean ;
14. L'Espérance ;
15. Romance ;
16. Chant du matin ;
17. Lélia dans la solitude ;
18. Sonnet sur la femme ;
19. Sonnet-réponse ;
20. Ma pauvre mère ;
21. A George Sand ;
22. A une hirondelle ;
23. La fuite ;
24. Ce que j'aime ;
25. Il est un nom ;
26. Pensées du soir ;
27. Au soleil couchant ;
28. Dernier asile ;
29. Dernier nid de l'aigle ;
30. *Sicut flos* ;
31. La rosée ;
32. Souffrance et poésie ;
33. A ma mère ;

XLVIII

Rennes, novembre 1839.

Je commençais à m'étonner, mon Ami, que la fleur cachée sous les ronces, le rayon de soleil qui luit dans un ciel sombre, le chant mystérieux qui console des rédactions d'actes, le rêve d'un bonheur secret, aux lieux mêmes où l'on souffre, que tout cela enfin ne se formulât pas en un seul et même regret qui, au fond, n'est que celui de la souffrance ; car vous aurez beau dire, l'homme d'une nature exceptionnelle aime à être malheureux, et c'est bien facile à concevoir : des causes opposées ne peuvent nécessairement produire des effets identiques, l'âme du poète est faite d'un sentiment de douleur et d'espérance, celle de l'homme positif

d'un instinct de joie et de présent : comment pourraient-elles se rencontrer ? •

Je suis charmé, mon cher Rouffet, que les strophes ajoutées vous aient plu ; j'en suis aussi satisfait. Nos amis vous attendent avec impatience, et vous les rencontrerez à votre descente de voiture. A propos d'amis, il faut vous avertir qu'on vient de me présenter le rédacteur du *Foyer*, Émile Langlois. Je ne sais encore quel homme cela peut être. Lorsque vous serez ici, je vous le ferai connaître. J'attends encore votre arrivée pour un autre motif plus grave, et, comme je ne veux point avoir de secrets pour vous, il me tarde de vous confier une lettre de Bourbon qui peut influer sur le reste de ma vie, comme sur le repos entier de ma conscience. Si vous saviez les craintes, les remords, les vaines espérances qui me torturent ! Tenez, je n'ai pas le courage de vous écrire tout cela ; je n'ose pas ! Quand vous serez près de moi, vous connaîtrez tout ce qui me tourmente par vos propres yeux.

Robiou de la Tréhonnais est un jeune homme

les cinq ou six morceaux que j'ai terminés, et dont voici les titres :

Une Étincelle orientale, quatre-vingt-cinq vers ;

Au Croyant, cent vers ;

Dédicace, vingt vers ;

A nos vers, quarante vers ;

Une Romance, trente-six vers ;

Trois Harmonies en une.

Nous lisons tout cela ensemble, et vous choisirez. Il nous manque aussi une préface : travaillez-la.

Allons, mon Ami, arrachez-vous d'Auray ; mon amitié, votre intérêt surtout vous appellent ici ; écrivez-moi de suite et fixez le jour de votre arrivée.

J'ai froid aux doigts ; aussi c'est à eux qu'il faut s'en prendre si vous ne pouvez me déchiffrer.

Adieu, ou plutôt, à bientôt.

Tout à vous.

C. LECONTE DE L'ISLE.

— Houein vous procurera, sans doute, des leçons ; il connaît le *monde instructif* à Rennes.

Quelques jeunes gens viennent de fonder ici une revue purement littéraire, sous le titre de : *la Variété* ; ainsi je compte sur vous pour y faire insérer des articles en prose et en vers. Je me chargerai de les faire recevoir. Au reste, ces messieurs vous connaissent déjà et seront charmés de votre obligeance. Je viens d'achever une petite pièce sur le *Christ enfant*, que je compte faire imprimer dans cette revue ; mais, comme elle ne recevra qu'une pièce de vers par livraison, je travaillerai peut-être un sujet en prose que je vous soumettrai. Si vos occupations vous le permettent, ou plutôt, mon pauvre Ami, si votre douleur de tous les jours vous laisse un moment de repos, songez à me communiquer ce que vous ferez ; ce sera toujours avec bonheur, n'en doutez pas, que je recevrai de vos nouvelles — sociales, intimes ou littéraires.

Vous avez mal fait, peut-être, de ne point accepter la place que vous offrait M. Prigent ; c'était une position réelle et lucrative qui ne vous eût nullement empêché de traiter pour une étude dans votre pays. Mais, enfin, puisque

Liger se fera un plaisir de vous avancer la somme qui vous sera nécessaire.

Notre revue, *la Variété*, possède pour rédacteurs MM. Ch. Bénézit, E. Alix, Masson, Burot et moi, Leconte de l'Isle. Bénézit s'est chargé des Nouvelles ; Alix n'a pas fait grand'chose jusqu'ici ; Masson et Burot sont deux ostrogoths, et moi je donne deux articles à notre seconde et prochaine livraison, qui paraîtra le 1^{er} mai. Notre première a été composée de raccroc ; le Comité de Rédaction n'était pas encore organisé ; c'est un vrai galimatias, à l'exception de l'introduction par M. Nicolas, qui est un fort beau morceau de style, et une petite pièce d'Alix, qui est aussi fort bien. Je vous enverrai cela, ou plutôt vous viendrez le lire ici. Vous verrez sur le dos de la brochure ces mots curieux :

« Malgré le vif désir que nous avons de nous rendre les interprètes de la jeunesse laborieuse et amie des arts, nous prévenons nos lecteurs que le Comité de Rédaction n'admettra les articles qu'après un *examen scrupuleux*. »

LV

Rennes, 9 mai 1840.

Je ne vous ai pas répondu de suite, mon cher Ami, parce que les collaborateurs nous ont manqué et que C. Bénézit et moi avons été obligés de remplir la revue à nous seuls, et encore notre pauvre publication est-elle bien aventurée ! Après notre seconde livraison, je doute fort qu'elle continue. Le nombre des abonnés, à six francs par an chacun, est loin de couvrir nos frais, qui se montent, pour l'impression seulement, à cinquante francs par mois ; et nous n'en avons que quarante — abonnés, s'entend. Ce qu'il y a de plus palpitant, c'est que nous venons d'écrire à Charles Nodier pour obtenir son patronage.

Adieu, mon bon Ami ; répondez-moi le plus vite possible.

Tout à vous de cœur.

C. LECONTE DE L'ISLE.

10 mai. — Je rouvre ma lettre pour vous annoncer que *la Variété* continuera à paraître. Envoyez-moi un article de suite.

LVI

Rennes, 18 mai 1840.

Vous avez sans doute appris ou lu, mon cher Ami, que le Gouvernement vient d'obtenir de l'Angleterre la *permission* de transporter en France les cendres de l'Empereur. On l'ensevelira dans l'intérieur des Invalides, et Victor Hugo s'est chargé de l'hymne d'apothéose, Tout cela est magnifique; mais, comme je ne suis pas républicain pour des prunes, j'ai fabriqué ceci hier soir :

LA CENDRE DE NAPOLÉON

Ils vont donc te ravir à ton roc escarpé,
Poussière de celui que la foudre a frappé !
O peu qui dors encor de l'immortel esclave,
Tu vas abandonner, pour un étroit cercueil,
L'hymne des flots profonds, chant de gloire et de deuil,
Le ciel étincelant sur ton urne de lave ;

Tu vas abandonner le sublime horizon,
La tempête des nuits qui prend ton large nom
Pour l'emporter au loin sur l'éclair de son aile...
Tu vas abandonner dans son immensité
Ce phare qui disait : Ici l'aigle a quitté
L'ombre des bords humains pour la voûte éternelle !
O cendre, ne viens pas ! Demeure au noir granit
Que les rois t'ont creusé comme un suprême nid
Entre les cieux brûlants et l'écume de l'onde !
Cendre de l'aigle, arrête ! Il n'est pas encor temps.
Ne viens pas rappeler qu'il étouffa, vingt ans,
La Vierge-Liberté qui naissait, sur le monde !
Ne viens pas rappeler qu'en un jour triomphal
Il plongea dans son sein le glaive impérial,
Dont jadis pour la France elle arma sa main libre,
Lorsque, du ciel romain fendant l'azur doré,
Sous les triples couleurs de l'étendard sacré,
Il rappelait la gloire aux rives du vieux Tibre.

C'est une fadaise que vous prendrez pour ce
qu'elle vaut.

Deux livraisons de notre *Variété* sont déjà
parues, et je vous les-aurais envoyées, si j'avais
eu de l'argent, car, tout rédacteur que je suis,
l'intérêt matériel du journal ne me regardant
pas, je ne puis me permettre, en toute délica-
tesse, de disposer des exemplaires. Abonnez-

vous donc, mon cher Ami ; sept francs par an, ce n'est pas le diable. J'ai commencé dans notre dernière livraison une série d'études littéraires que je continue dans le numéro qui va paraître en juin. Vous y lirez aussi la première partie des *Mémoires d'une puce de qualité* ; c'est un charmant morceau d'esprit et de style dont l'auteur est M. Mille, un jeune homme étranger qui demeure maintenant à Rennes. Nous avons une lettre de Chateaubriand et une pièce de vers de Turquety qui, toutes deux, paraîtront dans ce troisième numéro. Notre essai, comme vous le voyez, prend une fort jolie tournure. Vous me feriez un sensible plaisir de vous abonner, primo, et de m'expédier de la prose et des vers. Vous ne sauriez me refuser votre collaboration ; faites-y bien attention, mon Ami.

J'espère que la fièvre vous quittera bientôt, mon cher Rouffet ; je vous plains du fond de mon cœur, allez ! Mais il viendra un jour où le bonheur comblera tous vos souhaits, comme nul ne saurait le mieux mériter que vous. Ré-

aussi vos nobles vers sur *l'Océan* ; l'image qui termine ceux que vous m'avez envoyés est magnifique. Je présenterai votre pièce intitulée : *Seize ans*, à notre séance d'après-demain, et vous paraîtrez, sans doute, dans notre prochaine livraison. Celle-ci est composée. Vous y retrouverez une de mes anciennes pièces, totalement retouchée. A mon sens, c'est tout ce que j'ai jamais fait de mieux. Vous en jugerez. Dites-moi donc votre sincère avis sur mes *Esquisses*.

Voici une petite pièce qui m'a été inspirée par l'envoi d'une charmante petite boucle de cheveux d'une de mes sœurs, vieille de deux ans :

A M^{lle} EMMA LECONTE DE L'ISLE

Boucle de soie où l'or mélange
Son doux reflet,
Envoi charmant d'un petit ange
Au front de lait,

Gaze frêle, tu me rappelles,
 Dans un mot d'amour enfermé,
 Ces chants d'espoir que sous leurs ailes
 Emportaient des oiseaux fidèles
 Vers quelque captif bien-aimé!

Oh! merci de m'être venue,
 Comme un souvenir de bonheur,
 A travers les flots et la nue,
 Déposer dans une âme émue
 Le nom gracieux de ma sœur,
 Boucle de soie où l'or mélange
 Son doux reflet,
 Envoi charmant d'un petit ange,
 Au front de lait!

Oh! merci, lumière enfantine,
 Merci de ce rayon vermeil,
 Pour mon cœur flétri qui s'incline,
 Comme l'herbe de la colline
 Qui meurt à défaut du soleil!
 Oh! merci, boucle où l'or mélange
 Son doux reflet,
 Envoi charmant d'un petit ange
 Au front de lait!

M^{lle} Eugénie s'est abonnée à *la Variété*; je
 n'ai pas besoin de vous dire que cela m'a fait

un grand plaisir ; car j'attache, je ne sais pourquoi, un intérêt assez vif à son suffrage.

Oh ! si son plumage ressemblait à son ramage !... Mais !!!

Adieu, mon cher Ami. Je vous donnerai dans ma première lettre la décision du très puissant Comité-rédacteur, qui ne serait qu'un très furieux imbécile s'il n'acceptait pas votre charmante pièce par acclamation ; ce que je vous promets.

Soyez heureux et n'oubliez pas ma sincère amitié.

C. LECONTE DE L'ISLE.

défaut d'autre mérite, j'espérais avec raison que c'en eût été un auprès de vous. Persistez, je vous prie, dans votre projet d'écrire pour *la Variété*; j'en suis maintenant le directeur, et vous me rendriez un grand service de venir à mon aide.

A propos, j'attends une réponse à ma pièce : *la Gloire et le Siècle*.

Votre gracieuse invitation me fait, pourtant, de la peine, mon cher Rouffet, puisqu'il m'est impossible d'y répondre autrement que par mes remerciements. Espérons, cependant, que je pourrai vous aller voir aux vacances de Pâques. Je suis heureux du bon avenir que vous entrevoyez; il est temps que le sort ne vous soit plus contraire, et, puisqu'il vous a déjà envoyé une bonne et aimable compagne, il complètera, sans doute, son œuvre de justice en vous donnant tout le bonheur dont nul n'est plus digne que vous.

Quand nous sera-t-il donné, mon vieil Ami, de nous retrouver ensemble, tous les trois, devisant d'art, de littérature ou de sentiments

Nouvelle;... et cette voix plus douce et moins austère
Qu'elle rêvait, charmant mon sentier solitaire,
Cette pure amitié qui fuyait pour jamais,
C'était vous... Oh ! merci, car je vous attendais !

Et je vais, maintenant, de mon âme oppressée,
Vous dire, ô mon ami, la plus simple pensée.

Vous m'avez bien compris : mon ciel étincelant,
Mes beaux arbres, les flots de nos grèves natales,
Ont laissé dans mon cœur leur souvenir brûlant...
Oui, j'éprouve loin d'eux des tristesses fatales...

O mon île, ô mon doux et mon premier berceau,
Mère que j'ai quittée ainsi qu'un fils rebelle,
J'irai sous tes palmiers me choisir un tombeau...
La France est douce aussi, mais la France est moins belle.

Mangoustans, frais letchis, dont j'aimais le parfum,
Oh ! mes jeux, tout enfant, à l'ombre des jamroses,
Mon Orient vermeil, qui brûlais mon front brun,
Aube qui me frôlais de tes lèvres de roses !

Pardon ! J'ai loin de vous égaré mon destin !
Pourtant je vous aimais, ô brumes diaphanes,
Feuillages nonchalants que perlait le matin,
Et vous, ô mes ravins, et vous, ô mes lianes !

Oh ! si je ne puis plus, sur tes bords gracieux,
Quelque jour de bonheur, poser ma lèvre émue,
Du moins, de tous mes mots les plus harmonieux
Je dirai tes attraits, ô mon île inconnue !

Parfum léger, tombé d'un rêve de bonheur,
Ma pensée a vécu peu d'instant et se meurt...
C'est que, dans le lointain, une molle harmonie,
Aussi douce dans l'air que l'aile d'un génie,

S'entend ;... c'est que la lyre a vibré sous vos doigts.
C'était pour exciter ces sons qui tant de fois
M'ont touché, que, légère et souple, ma pensée,
Un moment jusqu'à vous, Ami, s'est élancée.

C. LECONTE DE L'ISLE.

